

Bourses Ekphr@sis

*De la rencontre entre un artiste
et un critique naît une analyse
littéraire de l'œuvre*

Il est primordial pour un artiste de disposer d'un texte critique de qualité sur son travail. C'est le souhait d'encourager ce format d'écriture qui est à l'origine des bourses Ekphrasis, lancées par l'ADAGP en association avec l'AICA France et le *Quotidien de l'Art* : elles ont pour objet de mettre en relation 10 artistes avec autant de critiques.

Les textes des 10 lauréats de cette première édition (dotés chacun de 2000 euros, couvrant la rédaction du texte et sa traduction) seront publiés au long de l'année dans le *Quotidien de l'Art*, au rythme d'un par mois.

Julien Beneyton, le meilleur des mondes

Par Isabelle BERNINI, critique d'art, membre
AICA France – février 2020

Dans ses peintures au réalisme brut, Julien Beneyton chronique le quotidien d'hommes, de femmes et de communautés, où toutes les échelles de l'expérience humaine entrent en collision. Son travail à la résonance sociale, rendant compte de situations éprouvées, réaffirme la puissance de la peinture à exprimer les enjeux majeurs de notre société acquise à l'image, et montre à quel point il n'est pas nécessaire de consentir au monde pour en être l'un de ses plus vifs représentants.

23 février 2002. Palais des Sports de Marseille. Fin du huitième round. L'Américain Virgil Hill, terrassé, reste assis sur son tabouret et ne

retourne pas sur le ring à l'appel de la 9^e reprise. À cet instant décisif, le boxeur français Jean-Marc Mormeck, 29 ans, est proclamé champion du monde des lourds-légers, détrônant son adversaire, figure tutélaire de la discipline des années 1990.

Ce moment de latence et de tension extrême, entre la fin d'une lutte acharnée et la gloire imminente de Mormeck, est immortalisé dans le tableau de Julien Beneyton intitulé *Un combat* (2017). **L'atmosphère est brûlante, la foule de spectateurs est en ébullition.** Tous les éléments du storytelling et du mythe en train de se construire sont présents, des grandes affiches du duel qui restera dans les annales, jusqu'à la coiffe de chef indien que portera Mormeck une fois déclaré vainqueur. **Pourtant, c'est bien l'attente, ce suspens dans cet espace vide du ring central, privé temporairement de ses lutteurs, qui domine le tableau.**

Ce ring, au sein duquel on se bat, on se déchaine, on va au bout de ses limites, s'érige telle une forteresse en passe d'être assiégée. Il impose au regard son caractère d'hétérotopie : il est une utopie dans le réel, un lieu qui fonctionne avec ses propres règles, sa propre temporalité, en dehors des codes sociaux. Ici, « ce qui va advenir », et la part d'imaginaire qui en découle, est le véritable sujet.

La question de la représentation du réel en peinture a toujours été une préoccupation majeure du médium. Mais c'est finalement la notion même de réalité (matérielle, spirituelle, médiatique, mentale...) qui évolue. Les débats critiques autour de la peinture figurative – taxée d'académique jusqu'à il y a quelques années – ne concernent plus l'obsolescence de la représentation, mais bien sa faculté à embrasser et exprimer les enjeux les plus forts de notre contemporanéité. Or, dans une époque caractérisée par l'ultra communication, les réseaux, le virtuel, le phénomène général de remise en cause des informations, la confrontation des idéologies avec leur part d'invisibilité, et surtout l'impérialisme des images et leur flux numérique, la peinture conserve plus que jamais ce rôle déterminant à jouer par rapport à ce qu'est la réalité.

En ce début de XXI^e siècle, le travail de Julien Beneyton est l'affirmation d'un constat qui est à faire, de l'urgence d'un état des choses. En ce sens, **arguant le visible comme une nécessité, il réinvente d'une certaine manière le courant du « réalisme » en peinture. Cette quête du réel, cette représentation d'un quotidien qui s'éloigne malgré tout de la simple copie ou imitation, et embrasse frontalement les thèmes sociétaux.**

Désormais, il faut aussi avoir recours aux ressources de l'imaginaire pour le rendre d'autant plus palpable, l'incarner, et s'interroger sur notre façon de se mouvoir dans ce monde devenu lui-même une scène où chaque chose est un symbole.

Depuis vingt ans, l'artiste peint des scènes nées de l'observation des mœurs de son entourage, des environnements et conditions de vie d'individus et de communautés qu'il a pu rencontrer au cours de ses pérégrinations. Jeunes prêts à tout qui balaient la salle du regard, casquette sur la tête et baskets aux pieds, rebelles modernes qui fuient le ronron de la vie qu'on voudrait leur confier, sans-abri qui clament leurs convictions envers et contre tout, artistes de hip-hop et de rap à la fière allure désinvolte, ouvriers grévistes victimes de la dégringolade sidérurgique, éleveurs bovins en prise avec leur exploitation...

Les scènes débordent de polysémie, qu'il s'agisse des rues populaires de Paris ou Brooklyn où la fange des trottoirs côtoie la surenchère de signes visuels, enseignes, affiches de films blockbusters, graffitis, panneaux directionnels, affiches électorales... ou encore des campagnes limousines où l'opulence de la nature se heurte à une réalité prosaïque.

Sans rentrer dans des archétypes, ses portraits et mises en scène dessinent un répertoire de représentations d'un inconscient collectif et d'actes communs, affichant les traits saillants de différents écosystèmes qu'il replace volontairement dans des genres classiques de la peinture : portrait, scène de genre, nature morte, paysage...

Chaque détail apparaît dans sa forme objectivée, et est traité avec la même attention, une étrange obstination donnant au tableau une densité

puissante. Loin de hiérarchiser les informations, l'artiste fait au contraire de chaque élément anecdotique un microévénement, un paramètre déterminant dans l'appréhension générale de la scène dépeinte, qui n'est pas scrupuleusement réelle car recomposée à partir d'un remix de photographies. Les perspectives faussées, les sols qui semblent chavirer restituent étrangement toute la présence des individus.

À l'inverse d'un hyperréalisme, c'est un travail de transfiguration qui fait basculer la scène dans une autre réalité. Une réalité brute, certes, mais amplifiée, épaisse, rehaussée de l'éclat et de la vibration de la peinture.

Ainsi, sans parler d'un « réalisme social », et loin de tout misérabilisme ou complaisance, Julien Beneyton montre de plein fouet les choses telles qu'elles sont, sans jugement, tout en évitant l'angle documentaire.

Si la frontière entre vie réelle et mise en scène est ténue dans son travail, c'est qu'il s'est attaché à être plus qu'un simple observateur auprès de ces futurs modèles, s'efforçant de devenir un témoin privilégié de leur vie quotidienne qu'ils ont bien voulu partager avec lui. Sa peinture fige ces héros d'un instant et les objets de notre société actuelle, ce qu'elle garde, ce qu'elle jette, ses rebus ou ses trophées, ceux dont elle rêve, ceux auxquels elle tente de donner du sens et ceux qui ne servent qu'à d'autres fins plus ou moins glorieuses. Des attitudes et des évidences se dessinent, mais aussi des non-dits ou ce qui a pu être occulté dans le discours commun. Laissant entrevoir tout autant l'insouciance que l'anxiété de vies contemporaines, ses tableaux sont autant de portraits en négatifs d'une réalité sociale complexe et plurielle, où, dans cette crise des civilisations et des représentations, chacun est marginal à sa façon.

Si Julien Beneyton a contacté Jean-Marc Mormeck en 2013 pour produire une série d'œuvres dont il serait le principal protagoniste, ce n'est pas un hasard. Le boxeur incarne la figure même du dilemme. Sur un ring, il est à la fois hors du monde, dans le monde médiatique, et dans son monde. Il s'agissait de recréer la « réalité éprouvée » du boxeur, à partir du récit de sa vie et de l'âpreté de sa discipline, racontée par lui-

même. Anecdotes, réflexions, souvenirs ont donné lieu à *L'œil du tigre* (2013-2020), un ensemble ambitieux de sculptures peintes et de tableaux dans des styles divers, pour donner une existence tangible et une forme structurée à ce qui n'est au départ qu'une impression fragile.

Cette recherche de l'adéquation entre le contexte, l'humain et son ressenti a créé au fil des années un effet miroir où chaque échange devenait le prétexte d'un nouveau challenge pour Julien

Beneyton, affrontant ses propres dogmes artistiques. Peindre est un combat. C'est sans doute un poncif, mais être un témoin de la réalité implique d'y prendre part pour maintenir une relation ouverte et subjective avec le monde réel.

ISABELLE BERNINI

Diplômée en Esthétique et Sciences de l'art, et en Art contemporain (Sorbonne), Isabelle Bernini (née en 1980) a été directrice de Galleria Continua/Le Moulin, où elle a supervisé la programmation et les expositions de 2006 à 2010. Contribuant au magazine L'Officiel Art de 2012 à 2014, et responsable de projets auprès du directeur artistique Jérôme Sans, elle a notamment collaboré avec lui et Jean-Max Colard au commissariat des expositions « Eldorama » au Tripostal et « Golden Room » au Palais des Beaux-Arts de Lille, et « Les Enfants du Paradis » au MUba à Tourcoing en 2019